

7-6-2017

Empathie narrative et changement climatique dans Musher (2014) de Julien Gravelle

Kathryn St. Ours
Goucher College

Follow this and additional works at: <http://scholars.wlu.ca/thegoose>

 Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

St. Ours, Kathryn (2017) "Empathie narrative et changement climatique dans Musher (2014) de Julien Gravelle," *The Goose*: Vol. 16 : Iss. 1 , Article 2.

Available at: <http://scholars.wlu.ca/thegoose/vol16/iss1/2>

This Article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in The Goose by an authorized editor of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact scholarscommons@wlu.ca.

KATHRYN ST. OURS

Empathie narrative dans Musher (2014) de Julien Gravelle

Et nous ne faisons preuve d'empathie que dans la mesure où nous saisissons la détresse d'un autre. Un autre qui nous ressemble et dont nous pouvons lire les émotions. (Gravelle 73)

Comment un musher franco-canadien de Girardville peut-il contribuer à combattre le réchauffement climatique ? Pour le dire vite, l'empathie narrative engendrée par Julien Gravelle dans son « faux récit de vie »¹ de 2014 transmet au lecteur non seulement un souci attentionné pour ses chiens d'expédition mais aussi pour l'ensemble des êtres vivants doués de sensibilité. Une telle bienveillance mènerait à la protection des droits des animaux et peut-être même au végétarisme. Chacun sait les ravages de l'élevage industriel sur les écosystèmes de notre planète.

L'empathie narrative fait l'objet de recherches qualitative et quantitative depuis de nombreuses années. Suzanne Keen, pionnière dans le domaine, reconnaît le potentiel de la littérature pour stimuler l'empathie du lecteur; Keith Oatley, chercheur en psychologie à l'Université de Toronto, soutient lui aussi que la lecture de textes de fiction et même de non-fiction nous aident à mieux nous comprendre les uns les autres; Marco Caracciolo conclut pour sa part qu'un lecteur est d'autant plus engagé que les événements narrés décrivent des activités physiques. Tous s'accordent pour affirmer que les lecteurs de fiction – et dans une moindre mesure de non-fiction (bien que les études s'y rapportant soient peu courantes) –, s'avèrent plus empathiques que les non-lecteurs. La question qui fait débat concerne la capacité de l'empathie narrative à motiver l'action réelle, en l'occurrence, l'altruisme. Cette petite étude a donc pour but d'étudier l'empathie narrative dans *Musher* et sa capacité à nous sensibiliser à nos responsabilités voire nos devoirs envers les animaux.

Les stratégies textuelles caractéristiques de l'empathie narrative mises en œuvre par Gravelle incluent notamment la création d'un espace narratif précis, la construction de « personnages », et des descriptions de mouvements livrées à la première personne. Nous pénétrons dès les premières pages dans le monde de l'entreprise *Aventuraid* dont la base se trouve à quelques quatre cents kilomètres au nord de Montréal. Le récit, divisé essentiellement en saisons,

¹ Dans notre interview téléphonique du 17 mars 2017, Gravelle explique que son texte, tout en étant non-fictif, partage avec la fiction un souci stylistique et langagier certain.

début à l'automne et finit l'été suivant. Les expéditions en traîneau nous font parcourir les pistes enneigées de la forêt boréale et le narrateur ne manque pas d'attirer notre attention sur l'état des arbres, des lacs, des rivières, la flore et la faune locales.

Chemin faisant, le lecteur fait connaissance avec les acteurs principaux de cette éco-aventure. La caractérisation des chiens favorise elle aussi l'empathie narrative. D'un côté, ils portent tous un nom propre; de l'autre, chacun fait preuve d'une personnalité particulière. Ulysse « apportait une détermination contagieuse capable de raviver un attelage inerte » (Gravelle 57); Kheops « est un compétiteur-né » (Gravelle 34); Drek veut toujours se mettre à l'arrière et en fait, « refuse toute autre place » (Gravelle 67), alors que Kumak « a fait toute sa carrière en multipliant les bagarres parce qu'il se sentait frustré de ne pas être devant » (Gravelle 35). En outre, la composition d'un attelage efficace requiert une grande familiarité avec ses chiens et il suffit parfois pour mieux gérer un traîneau de changer les équipes. Puisque les chiens ne parlent pas le langage humain, la capacité du musher à comprendre leurs comportements physiques est donc indispensable.

De même, un lecteur capable de simuler l'action des personnages serait plus susceptible de se mettre à la place de l'autre et de ressentir de l'empathie narrative. La théorie des neurones miroirs dépasse largement le cadre de cet article mais nous instruit sur l'inter-connectivité de la perception et de l'action. Or, l'analyse kinésique d'un texte littéraire souligne l'importance des descriptions sensori-motrices pour faire témoigner voire participer le lecteur (Voir Guillemette Bolens ou Marco Caracciolo). Les mouvements corporels narrés dans *Musher* abondent du côté humain comme du côté chien, depuis l'entraînement hors-saison, l'ouverture des pistes après les grandes chutes de neige ou la première expédition de l'hiver, jusqu'à la préparation de repas dans un campement, la course en liberté des chiens, ou la chute inopinée de Gravelle à travers une couche de glace trop mince.

Mais le souci animalier exprimé dans ce récit ne se limite pas aux seuls chiens d'expédition, loin s'en faut. On a même l'impression que ce témoignage de musher sert à amorcer notre empathie pour l'ensemble des animaux sensibles. Citons à ce propos les nombreuses analogies suggérées discrètement par le narrateur : les loups tout comme nous sont très sociables; les chiens témoignent comme les humains de comportements ludiques; la morphologie de l'ours rappelle la nôtre; certains Québécois migrent annuellement vers la Floride à l'instar d'oiseaux à la recherche de climats plus chauds. Il y a aussi les actes de magnanimité de la part de Gravelle envers une libellule flottant sur le dos dans le Mistassini, une chauve-souris soigneusement délogée de la chambre de son fils et déposée dans un shed, ou le renard libéré du piège d'un voisin au risque de froisser celui-ci.

Vers la fin du récit, un passage de pure fiction intitulé « Cette lueur dans l'œil d'un caribou » (Gravelle 101-13), nous somme explicitement de réfléchir à nos relations à l'animal. Un jeune cueilleur-chasseur ému doit crever les yeux du caribou abattu avant de le dépecer ; il tue la bête en pleine connaissance de la gravité de son acte. Pour nous autres « civilisés », écrit Gravelle, « L'animal a disparu, il s'est évaporé dans les brumes de la modernité. » (Gravelle 113)

Nous oublions que ce qui se trouve dans nos assiettes a été animé. Comparé au chasseur d'antan qui a dû contenir son empathie pour tuer, ne devrions-nous pas réactiver la nôtre ?

Si Gravelle a réussi à nous transmettre son empathie pour les animaux, son discours dans les dernières pages sur la crise environnementale ne surprend pas. L'agriculture et l'élevage ont provoqué « la plus grande crise sanitaire de tous les temps. » (Gravelle 111) Néanmoins, tout en étant lui-même végétarien, l'auteur se garde bien de condamner ce que Melanie Joy qualifie de carnisme². Surtout faut-il selon lui rester conscients de notre traitement des animaux tout en admettant qu'ils peuvent souffrir et méritent de meilleures conditions de vie.

L'empathie est un processus dynamique. Puisqu'elle relève de l'émotion et de la cognition, elle est transmissible par écrit. Une prise de conscience constitue le premier pas vers une conduite plus respectueuse et des animaux et de la terre. D'où le rôle éminemment pertinent de la littérature et des humanités dans un monde où la préoccupation environnementale et écologique fait défaut.

² Cette activiste végétarienne a utilisé le terme pour la première fois dans le numéro de septembre 2001 du journal électronique *Satya* et explique : "I have chosen to employ the terms carnism and carnist to the ideology of meat production/consumption and its proponents."

Œuvres citées

Armstrong, Paul. *How Literature Plays with the Brain*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 2013. Print.

Bolens, Guillemette. *Le style des gestes*. Lausanne : Éditions BHMS, 2008. Imprimé.

Caracciolo, Marco. "The Reader's Virtual Body: Narrative Space and Its Reconstruction." *Storyworlds*, 2011. 117-38. Print.

Gravelle, Julien. *Musher*. Marseille : Wildproject, 2014. Imprimé.

Oatley, Keith. « Les romans renforcent l'empathie. » *Cerveau & Psychologie*, mai-juin 2012. En ligne.
http://www.cerveauetpsycho.fr/ewb_pages/a/article-les-romans-renforcent-l-empathie-29727.php

KATHRYN ST. OURS is an associate professor in the Center of Modern Languages, Literatures and Cultures at Goucher College in Maryland, USA. She has written extensively on literature and the environment and her most recent book, *Where Literature and Science Meet: The Earthy Writing of Jean-Loup Trassard*, published in 2014.